

# Informations Européennes



## Elargissement de l'Union Européenne

Au 1<sup>er</sup> janvier 2007, la Roumanie et la Bulgarie ont rejoint l'Union Européenne, ce qui porte à 27 le nombre de Pays Membres.

Rappel des pays formant la Communauté Européenne au 01-01-2007.

### Pays possédant l'Euro au 01-01-2007

|                          |                             |                |  |
|--------------------------|-----------------------------|----------------|--|
| en 1957                  | 1 la Belgique               | X              |  |
|                          | 2 la France                 | X              |  |
|                          | 3 le Luxembourg             | X              |  |
|                          | 4 l'Italie                  | X              |  |
|                          | 5 les Pays Bas              | X              |  |
|                          | 6 l'Allemagne (RFA) + (RDA) | X              |  |
| en 1973                  | 7 l'Irlande                 | X              |  |
|                          | 8 le Royaume Uni            |                |  |
|                          | 9 le Danemark               |                |  |
| en 1981                  | 10 la Grèce                 | X              |  |
| en 1986                  | 11 l'Espagne                | X              |  |
|                          | 12 le Portugal              | X              |  |
|                          | 13 l'Autriche               | X              |  |
| en 1995                  | 14 la Suède                 |                |  |
|                          | 15 la Finlande              | X              |  |
|                          | 16 Chypre                   |                |  |
|                          | 17 Malte                    |                |  |
|                          | en 2004                     | 18 l'Estonie   |  |
|                          |                             | 19 la Lettonie |  |
|                          |                             | 20 la Lituanie |  |
| 21 la Pologne            |                             |                |  |
| 22 la République Tchèque |                             |                |  |
| en 2007                  | 23 la Slovénie              | X              |  |
|                          | 24 la Slovaquie             |                |  |
|                          | 25 la Hongrie               |                |  |
|                          | 26 la Roumanie              |                |  |
|                          | 27 la Bulgarie              |                |  |

Sur ces 27 pays, 13 actuellement ont l'Euro comme monnaie.

Trois autres pays ont opté pour l'Euro. A savoir :

La Principauté de Monaco

La Cité du Vatican

La République de Saint Marin

## Le traité de Rome vient de fêter ses 50 ans

Jean MONNET fut le principal inspirateur de la déclaration de Robert SCHUMAN du 9 mai 1950 qui conduisit à la création de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier dans le but de préserver la paix en Europe et d'assurer la prospérité économique.

*Symbolisée par :*

12 étoiles or sur fond bleu formant un cercle en signe d'union. Le nombre d'étoiles ne varie pas en fonction du nombre de pays membres.

Son hymne "l'ode à la joie" depuis 1985.

La journée nationale de l'Europe célébrée le 9 mai en souvenir du 9 mai 1950, point de départ de la construction Européenne.

L'Euro, monnaie unique, depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2002.

Une devise "unité dans la diversité" illustrant ainsi la volonté d'un réel rapprochement entre les Européens.

N'oublions pas que ce sont les jeunes d'aujourd'hui qui feront l'Europe de demain.

Faisons confiance à notre jeunesse que nous savons réfléchie, ambitieuse, compétente, volontaire, travailleuse pour poursuivre l'Union Européenne dans un espace de paix, de démocratie, de développement culturel, de prospérité économique et sociale, source de la croissance nécessaire au renforcement des liens entre les pays membres.

# Informations



## Une nouvelle entreprise à Quiers sur Bezonde

Une nouvelle entreprise vient de se créer sur la commune.  
 Plomberie, chauffage, chaudières à condensation gaz ou fioul.  
 Spécialiste en énergies renouvelables : pompes à chaleur air/air, air/eau ou eau/eau. Panneaux solaires  
 Crédit d'impôts sur équipements et matériaux, sur dépenses réalisées entre le 1<sup>er</sup> janvier 2006 et le 31 décembre 2009.  
 Voir différentes possibilités et installations traditionnelles fioul/gaz.

Entreprise SEB.3A - 218 route de Paris - 45270 QUIERS-sur-BEZONDE  
 Tél. 02 38 90 18 02 - Port. 06 98 20 27 01

*Sébastien ROVIRA à votre service*



**Tél./Fax : 02 38 90 18 02**  
**Port. : 06 98 20 27 01**

Plomberie - Chauffage - Dépannage  
 Entretien - Energie renouvelable

218, route de Paris 45270 Quiers s/Bezonde  
 E-mail : [seb3a@orange.fr](mailto:seb3a@orange.fr)

## THOMAS Patrick



**Rue du Hallier**  
**45270 QUIERS S/BEZONDE**

**02 38 90 25 28**

## AEB

**LOCATION & VENTE**

**Location ♦ Vente ♦ Réparation**

de matériels pour bâtiment, TP,  
 industrie et particuliers



**Agence AUXY A19**

"La Gare" - 45340 AUXY

Tél. 02 38 96 67 67 - Fax 02 38 96 67 68

**N° Indigo 0 820 200 232**

0,111 € TTC / MN

*"Le Bon Outil au Bon Moment"*

# Un Métier d'autrefois

raconté par Gérard BOUTET.

Dans la gazette n° 12, nous avons pu revivre les journées du meunier à eau. Dans son ouvrage «Les Gagne-Misère», publié aux éditions Jean-Cyrille GODEFROY, Gérard BOUTET nous emmène dans les entrailles du moulin à vent où le meunier, vigilant, devait rester éveillé de jour comme de nuit lorsqu' Eole faisait des caprices.

## Le meunier à vent.

Autrefois, les ailes des moulins à vent se tendaient de toiles ; vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, cette voilure fut remplacée progressivement par un assemblage de planches coulissantes, tel qu'on en voit de nos jours sur la plupart des moulins restaurés. Le meunier pouvait ainsi régler la surface déployée, en fonction de la force du vent, sans accomplir les acrobaties d'antan, quand il devait «dévêtir» à la hâte dès qu'une bourrasque menaçait à l'horizon. Maintenant, il actionnait une tirette de l'intérieur et tout était immédiatement résolu. En outre, cette amélioration permettait d'augmenter l'envergure des ailes, c'est alors qu'on dut rehausser les piliers de nombreux moulins.

On distinguait trois types de moulins à vent par chez nous : les «tours» dont le toit pointu coiffait un corps de pierre cylindrique sur lequel il virait pour orienter ses volants ; les «caviers» qui perchaient leur petite cabine «la hucherolle» au faite d'une haute maçonnerie tronconique ; et les «chandeliers de plaine», de loin les plus nombreux.

Imposantes caisses aveugles dont les bras paraissaient davantage brasser les airs qu'être vraiment battues par la bise, ces mastodontes de bois provoquaient tout à la fois des impressions de brutale pesanteur et de grande vulnérabilité, un peu comme ces géants de légende qui pouvaient bouleverser ciel et terre autour d'eux mais qui chancelaient sous un jet de fronde.

Leur charpente pivotait autour d'un axe vertical, le bourdon, dont les soles en croix et les étançons reposaient sur quatre murets. Ce bourdon supportait la sommière, la poutre maîtresse qui, percée en son milieu d'une mortaise d'appui, assurait la rotation de la carcasse. La stabilité du moulin dépendait du parfait équilibre de ces éléments.

L'ossature, la grande partie du mécanisme et le bardage étaient en bois. Légèrement incliné sous la toiture, énorme, d'un poids approchant les deux tonnes, l'arbre de couche, solidaire des ailes, transmettait son mouvement aux engrenages par une large roue dentée, le rouet. Dessous se trouvait la trémie qui déversait son grain dans l'orifice central des meules au moyen d'un auget secoueur. L'étage inférieur comportait le régulateur à boules et la goulotte d'où s'écoulait la mouture à ensacher. C'était également à ce niveau de la «cage», autrefois, que se situaient les tamis en soie naturelle qui composaient la bluterie. On récupérait la farine panifiable et les issues par des conduits séparés. Le son et le gruau servaient à l'alimentation des bestiaux.

En ces temps-là, chaque ménagère cuisait la miche de sa maisonnée. Les clients apportaient leur grain tandis que ceux qui ne récoltaient rien (exception faite du curé, du maître d'école et de quelques bourgeois) venaient acheter leur besoin directement au moulin. La mouture et le blutage d'un sac de blé

coûtait alors dans les quarante sous. Guère plus de la moitié pour un sac d'orge.

Un meunier à vent ne travaillait qu'à façon. Il n'achetait donc pas de céréales pour les revendre en farine ou en pâte; il écrasait seulement le grain que les paysans reprenaient moulu.

L'interdiction de moudre farine, en 1910, porta un rude coup à la meunerie traditionnelle. Désormais, on ne devait plus cuire son pain. A plusieurs reprises les gendarmes vinrent perquisitionner chez des minotiers suspectés de fraude. On ne rigolait pas avec la loi, non mais ! Les fariniers furent alors condamnés à ne produire que de la repasse destinée à l'alimentation animale. Parce qu'il ne pouvait plus participer à la préparation du pain quotidien cher aux hommes, le meunier perdait le rôle quasi religieux qui le valorisait jadis.

La tuberculose causait beaucoup de ravages parmi les meuniers, du fait de la poussière qu'ils respiraient à longueur de journées. Mais plus que les affections pulmonaires, le meunier craignait l'accident. Dans un moulin où toute pièce n'obéissait qu'aux humeurs incontrôlables du vent, où tout rouage se hérissait de dents et d'alluchons comme pour agripper l'imprudent, où la pierre écrasait et broyait avec avidité ce qu'elle pouvait happer, la moindre étourderie risquait d'être fatale. C'était ici un commis écervelé qui n'aurait jamais dû s'approcher si près des ailes, là un client inconscient qu'une poulie accrochait par le gilet.

D'autres accidents furent à déplorer, on redoutait le feu et la foudre. Ici, c'était un moulin qui s'embrasait comme une torche sous l'orage, là, c'était le poêle à bois qu'on allumait l'hiver, dans la petite chambre installée dans un coin de la bluterie et qu'on accusait d'avoir mis le feu ; d'autres fois c'étaient les meules qui, ayant moulu tout leur grain, chauffaient tellement qu'elles enflammaient leurs sarches, leurs planches de protection. Et en quelques minutes, il ne restait plus rien du moulin.

Ces dangers permanents expliquaient l'attachement des meuniers à certaines coutumes qui, espéraient-ils, leur garantissaient la bienveillance divine. «Par principe, on était croyant, mais pas forcément pratiquant. C'étaient surtout les femmes qui assistaient à la messe.» Aux Rameaux, on ne manquait jamais de faire bénir une croix de buis que l'on clouait ensuite au-dessus de la porte.

Pour les raisons évoquées plus haut, beaucoup de meuniers révéraient sainte Barbe, la patronne des gens exposés au feu, les pompiers et les artilleurs; d'autres vénéraient sainte Catherine. Toutefois le protecteur en titre de la corporation restait le bon saint Victor. Martyr du III<sup>ème</sup> siècle, ce légionnaire romain endura moult tortures sans renier sa foi. On le couvrit de chaînes, on l'estrapada, on lui trancha un pied. Enfin, on tenta de le broyer sur la meule d'un moulin, mais la meule s'éclata à l'instant crucial. Alors on le précipita à la mer avec une autre meule liée autour du cou. Là encore, le prodige ne se fit pas attendre : la meule se mit à flotter comme une bouée ! Décapité en l'an 308 à Marseille, pendant les persécutions ordonnées par l'empereur Dioclétien, saint Victor est souvent représenté tenant un moulin en guise de sceptre.

A la colère céleste et à l'inattention du farinier s'ajoutait encore la folie des hommes. Les moulins de la plaine eurent à subir de sanglants assauts durant les guerres. Lors des combats de 1870, tantôt observatoires et tantôt avant-postes, ils devinrent les cibles des canonnières de toutes les armées. Les officiers, qu'ils soient français ou prussiens, accusaient même les meuniers de signaler leurs mouvements à l'ennemi en bloquant les ailes selon un code convenu. On en fusilla quelques-uns en repréailles, souvent par méprise.

Dans ces régions de l'Orléanais, les meuniers exerçaient généralement un métier de complément car le moulin n'aurait pas suffi à leur assurer une vie décente. On prétendait à tort qu'un chandelier de plaine rapportait autant qu'une culture de quatre chevaux. En vérité, il n'en était rien. Bon nombre de meuniers ne s'en tiraient qu'en exploitant une vingtaine d'hectares avec deux chevaux.

Une profonde solidarité unissait les gens de la petite meunerie. On s'entraidait volontiers lorsqu'il s'agissait de démonter une verge ou de repiquer une meule.

Un meunier se tenait prêt à travailler chaque jour de l'année, mais c'était le vent qui commandait. Quelquefois, il attendait des jours et des jours; rien ne bougeait. Pas une herbe, pas une feuille. Les airs semblaient morts. Ces périodes de calme se produisaient souvent dans les premiers jours de septembre. Alors les gens défilaient au moulin en maudissant tout à la fois le meunier et le bon Dieu. «Mes cochons n'ont plus de pâtée! geignait l'un. —Ma huche est vide!» pleurnichait l'autre. Et le pauvre meunier ne savait plus à quel saint se vouer. Matin après matin, il escaladait l'escalier de son moulin endormi et il scrutait anxieusement le ciel. «Ça ne soufflera pas encore aujourd'hui», ronchonnait-il en redescendant. Ces fautes de vent finissaient par le fatiguer davantage qu'une saison de tempête tant l'inaction lui rongeaient les sangs.

Mais dès que la brise daignait se manifester enfin, le meunier se mettait en besogne sans se soucier ni du jour ni de l'heure. Que ce soit un dimanche ou à minuit, rien ne pouvait le décourager. Il ne devait pas laisser passer le vent sans en tirer profit. Il travaillait alors nuit et jour, ne s'accordait plus aucun moment de repit, s'échinait comme pour rattraper le temps gâché.

D'abord, il se dépêchait de pousser au vent, c'est-à-dire de diriger les ailes en bonne prise, bien en face du souffle. Un homme seul parvenait à orienter un moulin parfaitement équilibré et graissé, en s'arc-boutant sur la queue. D'aucuns s'aidaient d'un cabestan ou d'un bourricot. On n'attelait le cheval que pour suivre un vent qui virait «bout pour bout». La moindre erreur de position pouvait provoquer d'importants dégâts dans le mécanisme, parfois même le chavirement du moulin soudain saoulé d'un méchant revers de galerne. C'était rare, heureusement. Les meuniers demeuraient très vigilants car ils savaient qu'un vent surnois avait tôt fait de tourbillonner en bourrasque, quand il complotait à la ruine d'un moulin. Soudain la nue se gonflait, malmenait l'édifice, hurlait dans les ailes jusqu'à les emballer, leur arracher quelques planches, les contraindre à tourner à l'envers. Il fallait vite plier les ailes, serrer le frein et, toutes précautions prises au moment voulu, s'en remettre à la miséricorde du Très-Haut. C'était une bêtise que de tenter le diable pour l'orgueil d'avoir déplanché en dernier. A ce jeu de quitte ou double, certains vaniteux avaient tout perdu !

Donc, par bon vent, le meunier ne ménageait pas sa peine. Il couchait alors dans le moulin. Un lit de fer était installé sous la bluterie. «On s'y reposait, mais on n'y dormait guère». La besogne ne permettait pas de fermer l'oeil. Malheur à l'indolent qui se laissait alanguir, bercé par le tic-tac régulier des engrenages ! Comme dans la chanson, le moulin d'un meunier assoupi allait trop vite, allait trop fort, au risque de se déginguer. Les meules s'échauffaient dangereusement. Pour un instant de rêve, on se réveillait dans le cauchemar. Il importait de veiller aux caprices du vent, de contrôler la marche du travail, de hisser les sacs de grain, de les vider dans la trémie, de recevoir la mouture, de l'ensacher, d'en inspecter la finesse... Comment somnoler dans ces conditions ?

L'hiver, le moulin ne s'immobilisait que pendant les jours de verglas, quand la glace empêchait le coulissage des planches de volée. Le meunier bloquait les ailes, les tapait avec une perche pour les dégager de leur croûte gelée, les pliait et attendait que le radoucissement de la température dégivre le mécanisme.

Durant les longues soirées de froidure, on allumait le poêle qui se trouvait dans la petite chambre de la bluterie, près du lit de fer.

Un meunier aimait se comparer à un capitaine de bateau. Son moulin ressemblait à un navire perdu dans un océan de blé ; il ballottait, craquait sous la tempête, pareil aux bâtiments de la marine en bois, et les toiles de jadis rappelaient la voilure d'un vaisseau. Un meunier se considérait comme le seul maître à bord, à l'image d'un capitaine. L'un et l'autre devaient composer avec les vents pour ne point naufrager.

Un patron de moulin était quelqu'un dans le pays. On le respectait et l'on écoutait ses conseils. Il dominait la plaine ; il voyait les choses arriver de loin ; il remarquait mille détails que les laboureurs, à ras de terre, ne pouvaient distinguer. Et surtout, il savait lire dans les nuages. En mars, il ne se laissait jamais surprendre par ces méchantes barres qui se formaient au sud et qui balayaient la contrée à grands coups de giboulées. Il interrogeait le soleil, la lune, le vol des oiseaux, les saints, les proverbes. Il prévoyait la pluie, les tornades, les vents contraires. Le jour des Rameaux, à l'heure où le curé bénissait les croix, les meuniers notaient la direction du vent car selon le dicton, c'est de là qu'il soufflerait pendant les trois quarts de l'année. S'il venait du bas, du midi, il serait abondant et docile ; du nord, il annonçait une année de misère.

Les meuniers s'observaient également entre eux, d'un moulin à l'autre. Une paire de jumelles ou une lunette d'approche pendait toujours à côté de la lucarne. De son perchoir, le meunier qui apercevait un moulin pivoter, cela indiquait que la brise se levait et qu'il était grand temps de se tenir prêt. A l'inverse, on se renseignait sur la montée d'une hargne. Dès que le voisin pliait ses ailes, il convenait d'en faire autant. Ceux qui jouaient de l'épate pour montrer aux copains que la bise ne les intimidait pas, qui narguaient les intempéries par bravade, ceux-là s'exposaient à de cruelles traverses. Un jour ou l'autre leur moulin s'affolait et cassait ses verges, parfois même se disloquait complètement. Le vent avait toujours le dernier mot ; mieux valait donc ne pas le défier sottement...

Il faut avouer que les meuniers avaient la réputation de vivre en joyeux drilles. On accusait souvent les jeunes de poser aux jolis coeurs devant les demoiselles. Au bal, les filles à marier ne refusaient jamais de danser dans leurs bras et certains

polissons ne se privaient pas de jeter leur gourme tous les quatre matins. Dame ! Un fils de meunier offrait une condition séduisante : pour décrocher la timballe, une greluchonne devait donc savoir éveiller les sentiments sans pour autant balancer son bonnet par-dessus les moulins. En un mot, recevoir la promesse d'un enviable bénéfice sans rien investir de son petit capital... Au début du siècle, un garçon farinier ne brossait jamais ses habits de fête car un peu de fleurage, sur le retroussis de son col, témoignait de sa qualité et facilitait grandement ses intrigues amoureuses dès qu'il courait le guilledou auprès de quelque tendron à déflorer.

Lieu de rencontres où les paysans conversaient à plaisir en attendant leur mouture (ce qui tenait le meunier au courant de tous les potins des environs) le moulin était aussi un endroit de franche gaieté pourvu que le caractère du maître s'y prêtât.

Selon un vieil aphorisme, nul n'égalait en hardiesse la chemise d'un meunier, qui prenait chaque matin un voleur par le cou. Cette maxime populaire, bien qu'outrancière, n'était peut-être pas dénuée de tout fondement. En effet, les paysans se plaignaient souvent de ne jamais recueillir leur dû de farine quand ils confiaient leur grain à moudre.

De fait un meunier ne rendait jamais mesure pour mesure. Il prétextait qu'un peu de mouture basse s'évaporait toujours lors du broyage, au contact des meules échauffées. Il objectait encore qu'il lui fallait bien soustraire quelque chose pour compenser les crottes de rat ou le tracas que lui causait l'ail sauvage, cette saleté qui graissait les meules au point qu'il devait ensuite en décrasser les rainures à l'eau bouillante et à la brosse en chiendent. L'évaluation de ces déperditions variait d'un moulin à l'autre. L'un prélevait deux livres sur chaque sac de cent kilos, l'autre en exigeait cinq. En réalité, tout dépendait du nombre de porcelets que la meunière projetait d'engraisser dans son semestre. Un autre adage, tout aussi vérifié, certifiait que les cochons élevés à l'ombre d'un moulin devenaient les plus gras de la contrée, tout bonnement parce que l'augée ne leur était jamais rationnée. Ces suppléments de profit, perçus en nature, constituaient ce qu'on nommait l'envolage. Or dans le mot «envolage», il y a le radical «vol» !

Bien entendu, ce grapillage n'était pas sans soulever de véhémentes contestations de la part des clients qui s'estimaient honteusement floués. On reprochait au meunier d'être trop gourmand, de tirer deux moutures d'un même sac, de ne penser qu'à ses intérêts. D'aucuns murmuraient même que certains fripouillards mélangeaient du sable à la repasse afin d'en augmenter la densité ; la roublardise crevait les yeux quand la fermière en retrouvait au fond de l'auge, après que ses gorets eurent goinfré leur pâtée !

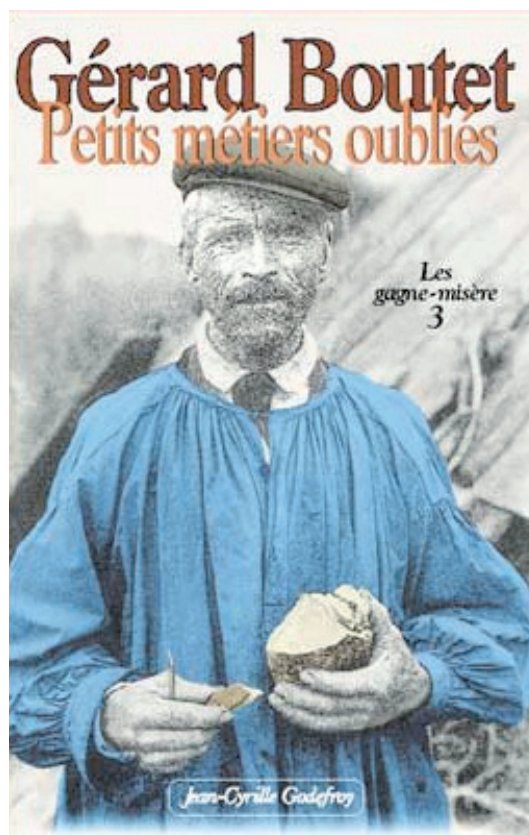
Le meunier se faisait payer à la mouture. Jadis, il retenait le huitième de la quantité à rendre mais il n'empochait pas d'argent. Après la Grande Guerre, il réclamait cent sous du sac de blé. Les tarifs grimperent vite par la suite. Vers 1930, le même service coûtait sept francs. Cinq francs et trente centimes pour un sac d'orge moulue ou d'avoine aplatie. Les riches fermiers ne réglaient leur compte qu'une fois l'an, après Noël. Il est connu qu'on fait plus facilement crédit à un gros propriétaire qu'à un petit métayer.

La meunerie familiale déclina pendant l'entre-deux guerres, comme tant d'autres corporations. Malgré une puissance qui atteignait trente chevaux sans occasionner la moindre dépense de fonctionnement, un moulin à vent restait tributaire des lubies atmosphériques ; il ne pouvait donc pas rivaliser avec les

moteurs à essence, disponibles à volonté, que les meuniers jugeaient si pratiques. Le progrès incitait à battre le chien devant le loup.

Etaient dans le vent, dorénavant, ceux qui ne l'employaient plus. Ce revirement marqua la fin d'une belle et longue histoire : peu à peu, les cultivateurs équipèrent leurs granges de concasseurs individuels. Les chandeliers de la plaine s'éteignirent les uns après les autres. Ne leur insufflant aucune vie désormais, les galernes s'acharnèrent à précipiter leur mort...

*Extraits de l'ouvrage «Les Gagne-Misère», Jean-Cyrille GODEFROY éditeur, Paris 1987, reproduits avec l'autorisation de l'auteur.*



# Quiers et son passé (suite)

## 6<sup>ème</sup> et dernier centre d'intérêt: les événements (suite).

### Attitudes politiques et le député-maire Vazeille

Sous Louis-Philippe la Garde Nationale a d'avantage attiré les habitants de Quiers que ceux des autres communes du canton; en 1833, 150 appartiennent à la Garde Nationale, contre 172 à Ladon nettement plus peuplée et 106 seulement à Bellegarde. Encore en novembre 1848, 170 Gardes Nationaux sont recensés à Quiers.

Comme l'a dit M. GOUFFON, Laurent COTELLE (*Les COTELLE sont une vieille famille originaire de Juranville où on les trouve dès la fin du XV<sup>ème</sup> siècle et où ils ont laissé leur nom à un hameau voisin du Pavé de Juranville. Le père de Laurent COTELLE, prénommé aussi Laurent, qui avait la Bellerie, avait été consul à Tunis, puis à Tanger auprès des Barbaresques; quant au fils du député, il était sous-préfet à Pithiviers en 1871*) a "su traverser tous les régimes" tant il était opportuniste. On sait par le préfet DUBESSEY qu'après le coup d'état du 2 décembre 1851 il était "empressé" pour Napoléon III. Mais les habitants de Quiers étaient rétifs envers ce dernier. Le sachant, COTELLE s'abstint de paraître le 10 mai 1852 à la séance solennelle de prestation de serment à Napoléon III de la municipalité et se débrouilla pareillement pour n'être pas là les autres jours où il y avait serment de ceux qui avaient été absents.

Camille-Arthur CATINAT, propriétaire du château, élu conseiller municipal le 23 janvier 1881, puis maire de Quiers de 1884 à 1907, a même mis en ballottage Georges COCHERY aux élections cantonales de juillet 1889. Il représentait l'opposition à la tendance incarnée simultanément par PINGOT FILS, de Bellegarde, chef de la Garde Nationale du canton, et par COTELLE. Curiosité à remarquer: jusqu'à ce qu'il se présente aux cantonales de 1889 Quiers resta systématiquement hostile à la III<sup>ème</sup> République (du temps des maires Jean-Abraham HÉNAULT, Etienne FOUASSIER et débuts de CATINAT), ce qui en faisait donc la commune la plus conservatrice du canton. Pour ces motifs électoraux le successeur de Catinat à la mairie de Quiers, le docteur VAZEILLE fit, du temps où il était à Bellegarde, une réputation de richesse manifestement outrée à propos de CATINAT. Puis, parvenu à la tête de la municipalité, son premier geste, le jour même de son élection, le 17 mai 1908 fut de demander à la famille "un portrait de CATINAT père pour l'exposer à la salle de la mairie".

Venons-en au cas de VAZEILLE, personnage très singulier. Je le dis d'autant plus qu'il venait assez régulièrement dans ma famille avant même 1900, que mon grand-oncle dont j'habite la maison à Châteaurenard a été son deuxième successeur comme député de Montargis et du même parti, ce qui fait que j'ai des indications directes.

Julien-Albert VAZEILLE était d'une famille venue de la Haute-Loire, très pieuse comme on l'était alors en cette province montagnarde, et même entêtée. Ses ancêtres étaient chantres dans leur paroisse et de là passèrent à l'enseignement dans la période la plus difficile de celui-ci. VAZEILLE était en effet fils d'un instituteur et d'une institutrice, petit-fils d'un instituteur, qui avaient vécu à l'époque difficile du métier, avec 200 F. d'appointements, quand le garde-champêtre en avait 300 et qu'il fallait 1 F. par jour pour faire vivre une famille. Ces instituteurs qui avaient émigré exerçaient dans le Loiret et Julien-Albert VAZEILLE naquit à La Selle sur le Bied, le 28 janvier 1859, aîné de deux enfants.

Ses parents, fort méritants, parvinrent à lui faire faire des études supérieures et, travailleur, il obtint son diplôme de médecin à 25 ans, en 1884. Mais, pendant ses études à Paris, on était passé de la République conservatrice à la République des républicains; c'était l'époque où Gambetta faisait rêver, et le jeune étudiant, à la consternation de sa famille, non seulement devint Républicain et même radical, mais se fit initier à la franc-maçonnerie. Il participa d'ailleurs à la grande kermesse maçonnique du siècle que furent les funérailles de Victor Hugo le 1er juin 1885.

Malgré ce heurt familial, ses parents étant finalement venus en poste à Beaune la Rolande, VAZEILLE pour se rapprocher d'eux put acquérir une clientèle à Bellegarde où il exerça comme médecin de 1885 à 1893, ensuite il exerça à Paris. Mais son séjour à Bellegarde ne lui avait pas permis seulement de soigner des malades, mais de se créer une audience politique locale. Il était de plus appuyé par Théophile HOLZINGER, franc-maçon comme lui, animateur du journal "le Gâtinais", ancêtre de l'Eclaireur. Cet HOLZINGER, soit dit en passant, de famille en partie allemande (Wurtemberg), était une franche crapule et même un traître puisqu'il passa des renseignements à l'Allemagne avant 1914.

Pour ses débuts VAZEILLE devint donc conseiller municipal de Bellegarde le 26 décembre 1897 et même maire de Bellegarde le 9 janvier 1898, mais son élection fut contestée, et après un retour aux urnes, dut renoncer le 18 septembre 1898, battu de près par le notaire Joseph GARNIER. Mais entre temps, cette même année 1898 il avait été élu député de l'arrondissement de Montargis le 22 mai, puis conseiller général du canton de Bellegarde. Son échec à la mairie de Bellegarde lui était d'autant plus cuisant, surtout qu'il en avait été évincé à la suite d'"une lutte au couteau", comme l'écrivait alors "le Gâtinais". VAZEILLE jura donc de se venger et immédiatement commanda la construction de son cottage de Machault, achevé en 1899.

Puisque c'est le moment de son arrivée à Quiers, faisons un portrait de son futur maire. C'est un homme très vif d'esprit, à la répartie immédiate, habile auprès de la foule, bavard et même prolix. Il a les qualités de sa famille: il reste modeste, c'est un travailleur et, à certains égards, c'est un élu scrupuleux. Mais à côté de cela il est souvent sur le plan pratique incompetent, gaspilleur, autoritaire, très susceptible et rancunier.

On dit de lui que c'était "une conscience envahie d'épines au service d'opinions très personnelles". Pour ses opinions il est en effet entêté, cela lui vaudra des déboires et l'approbation de Charles PÉGUY, mais entêté jusqu'à la caricature, ce qui le desservira d'autant qu'il était mauvais propagandiste. Evidemment cet entêtement ne correspond pas à ce qu'attendent de lui le parti radical et les sociétés secrètes. L'un et l'autre lui feront donc une réputation d'esprit changeant qui ne correspond pas à la réalité.

Il faut dire que ses idées arrêtées sont très particulières: il est radical, c'est-à-dire bourgeois, et croit au collectivisme (tout en étant adversaire de tous les socialismes):

- il est dreyfusard et en même temps le seul radical d'alors qui refuse de diminuer les crédits militaires,

- il est dreyfusard et en même temps antisémite (il déclare par exemple en public de René WEILL, le maire de Châlette: "Ce n'est pas seulement le Juif qu'il déclare être, mais le Juif errant")

- il maintient ou renforce les crédits militaires, mais en même temps est pacifiste, approuvant les sans-patrie, voulant empêcher les soldats de répondre à l'appel aux armes en 1914, défenseur des autonomistes alsaciens contre la France après 1918, favorable aux Etats-Unis d'Europe pour qu'il n'y ait plus d'armée française.

Franc-maçon, il rompra bruyamment avec la maçonnerie qui, en contrepartie lui fera une guerre acharnée de 8 ans pour mettre fin à sa carrière politique en 1914 en faisant voter les socialistes pour un homme de droite, René LE BRECCQ.

C'est donc vrai, avec de telles contradictions, que c'est une conscience remplie d'épines. Mais par ailleurs avec quelle absence totale de conscience il pouvait être ordurier. Tout le monde sait ici comment par anticléricalisme, il invectivait le dimanche à l'extérieur de l'église contre le curé, même du temps du curé BOIBIEN quand les rapports commençaient à être moins tendus. Mais il faut voir de quelle façon il traitait ses adversaires politiques: lui qui ne voulait pas être d'Eglise, il avait tout le temps l'anathème à la bouche. Mon grand-oncle était "vazeillard", le recevait habituellement vers 1903 à la mairie de Châteaurenard, mais une fois ce fut à la maison où il se livra à son numéro habituel. A sa sortie, ma tante vexée dit à son mari: "Charles, cet homme-là ne mettra plus jamais les pieds dans mon salon". Et pendant une trentaine d'années que devaient encore durer leurs relations il en fut ainsi, VAZEILLE n'eut droit qu'au vestibule d'entrée.

Il avait amené son père, finalement très fier de lui, à ses convictions, et celui-ci était mort à Beaune, enterré civilement en 1906. Son frère, à Malesherbes l'appuyait. Par contre sa mère qu'il vénérât, cela est certain, ne voulut jamais le

suivre dans son irréligion. Elle était même membre de l'archiconfrérie de la sainte vierge à Beaune ce qui sera cause involontaire du coup bas le plus pénible qu'il ait reçu de sa carrière et dont je reparlerai.

Du banquet organisé par la Ligue des droits de l'homme au Casino de Montargis le 19 juin 1898, à la suite de sa 1<sup>ère</sup> élection comme député, à sa réélection le 27 avril 1902, qui marque son apogée, le vaincu étant chaque fois D'EICHTAL, un régent de la Banque de France, VAZEILLE va de succès en succès. C'est simplement un radical. Exemple de ses discours: "Au 16 mai (contre Mac MAHON) la lutte était à visage découvert tandis qu'aujourd'hui, c'est l'équivoque et le trouble, la pire réaction ayant pris le masque républicain. Nous voyons la candidature officielle (allusion au régent de la Banque de France) ressuscitée, d'autant plus dangereuse qu'au lieu de se montrer brutale, elle se fait corruptrice le sourire aux lèvres, des décorations, des faveurs, des promesses à la main". Il est ce qu'on attend de lui, hostile aux congrégations, estime que le catholicisme retarde le progrès, se fait d'ailleurs accrocher par certains curés, fonde la Ligue des droits de l'homme à Beaune, son frère à Malesherbes, il crée aussi une édition du "Gâtinais" à Pithiviers. Le parti radical le voit d'un bon œil et pense déjà à lui, d'après le préfet HUMBERT, comme candidat dans une circonscription de la Seine (Sceaux-Charenton).

C'est le 13 novembre 1903 qu'il commence à voguer de son propre mouvement: il commence son opposition par son hostilité à l'arrêt des constructions navales pour la flotte de guerre. Le premier ministre, COMBES, pensant le ressaisir le fait aussitôt entrer dans la Commission d'enquête sur la Marine de guerre. Trouvera-t-il la flotte en mauvais état? On lui aurait fait savoir, sans doute par l'intermédiaire de son collègue en cette commission, Paul DOUMER (le futur président de la République) que s'il modifiait son point de vue critique, il aurait éventuellement un ministère.

Mais, contre toute attente des radicaux ses amis, VAZEILLE persévère et même insiste. Au lieu de l'approbation nuancée qu'on attendait de sa part, comme signe d'attrait pour lui du "maroquin" promis, il attaque vigoureusement le ministre de la Marine, Camille PELLETAN, en mars 1904, et même très précisément "l'incurie" du ministre lui-même (très réelle d'ailleurs). Scandale dans la famille radicale qui trouve inconvenantes les manifestations de VAZEILLE.

Il est désormais ouvertement dans l'opposition au ministère COMBES, entièrement radical. Quelques mois plus tard il est "excommunié" par le congrès radical-socialiste de Toulouse. Comme c'est la franc-maçonnerie qui a voulu ainsi frapper sa "dissidence" en le sanctionnant, VAZEILLE sait vite d'où vient le coup. Les chefs de la maçonnerie locale étaient alors CHATOUILLAT et Victor BEZARD à Montargis, François BONNARDOT à Orléans, Emile MERRY et ALASSEUR à Gien, MACQUET à Pithiviers.

En octobre 1904, VAZEILLE est un des censeurs les plus violents du ministère COMBES expirant; il l'attaque en règle, l'interpelle sur l'affaire Cottignies et la Marine, puis il s'indigne de la conduite du général ANDRÉ dans l'affaire des

“Fiches” et refuse la confiance le 28 octobre sur l’affaire des “Fiches”. La loge Etienne DOLET, d’Orléans, que dirigeait François BONNARDOT blâme immédiatement son attitude en cette affaire. Sa réplique est aussi rapide : VAZEILLE démissionne de la franc-maçonnerie.

Mais ce n’est pas tout : le 20 décembre 1904 il charge à fond à la tribune contre PELLETAN, puis le 23 décembre contre COMBES lui-même. D’un coup le dreyfusard qu’il est trouve des sympathies dans l’armée : le lieutenant-colonel HARTMANN, attaqué par JAURÈS, s’adresse à VAZEILLE pour le défendre.

Après avoir fait jouer le congrès radical contre le dissident, la maçonnerie, fait marcher son autre filiale pour désavouer le récidiviste : la Ligue des droits de l’homme. Dans une première lettre RAUX, le sous-préfet de Montargis, précise que “sur les 14 sections que comprend le Comité des droits de l’homme de l’arrondissement de Montargis, 4 seulement ont examiné la situation nouvelle créée par M. VAZEILLE”, et qu’il faut attendre pour se faire une opinion, mais on ne saurait attendre longtemps car n’a-t-il pas déclaré le 12 novembre 1904 “Il est impossible que, sous prétexte de guerre au cléricalisme, on ferme les yeux sur les nécessités de la défense nationale”, ce qui doit déciller les yeux à son sujet.

Une seconde lettre, peu après, permet d’y voir plus clair : à Châtillon Victor LELOUP n’est pas parvenu à faire adopter un ordre du jour de blâme et la motion plus nuancée de Victor BEZARD a été acceptée. A Courtenay (influence de RIGAUDIN) et à Corbeilles (influence de DELAUNAY), VAZEILLE est blâmé. Les condamnations viennent ensuite de Châteaurenard (influence de SAVINIEN ROUSSEAU), de Nogent sur Vernisson (influence de HANNION) et de La Chapelle sur Aveyron. Par contre les sections de Ferrières, Saint Maurice sur Aveyron, Saint Maurice sur Fessard réservent leur jugement. Donc 5 blâmes sur 10 sections. En attendant les autres résultats (à Bellegarde, le receveur - buraliste, ancien maire, Camille BELOT était furieusement contre VAZEILLE, ainsi qu’à Beaune le maire Albert TOULZÉ), RAUX pense qu’il y aura 2 camps : “Tant que VAZEILLE aura l’appui du “Gâtinais”, il pourra caresser l’espoir de réunir un assez fort contingent de voix républicaines, mais si ce journal abandonne sa cause, sa situation électorale sera des plus compromises”.

On voit donc que dès ce moment l’étude de la chute politique de VAZEILLE est mise au point par la maçonnerie en utilisant directement les agents de l’état, mais mettra 10 ans à pouvoir être réalisée.

Au contraire Charles PÉGUY, évoquant cette période de la vie de VAZEILLE, écrira (SOLVUNTUR objecta, Œuvres en prose 1909-1914, p.746) : “Comme communs dreyfusistes nous savons très bien qui s’est déshonoré, tous les radicaux notamment, moins trois ou quatre, moins un seul au fond seulement, qui était VAZEILLE”. Ce dernier en 1905 continue son opposition au gouvernement (affaire du professeur Gustave HERVÉ, professeur à Sens) et marque un point à Beaune comme conseiller général le docteur Henri FOURNIER, de Boiscommun. A Beaune, en effet, le docteur Albert TOULZÉ (né à Albi en 1859) était l’adversaire implacable de VAZEILLE, et ce

dernier, utilisant la vieille hostilité de Boiscommun contre Beaune, et y ajoutant le ralliement de GAUBERTIN, avait réussi à faire battre TOULZÉ aux cantonales. 1906. VAZEILLE continue à choquer la direction du parti radical. Le 10 novembre il vote contre la création du ministère du Travail dans lequel il voit les prémices du socialisme d’Etat qu’il a en horreur, il vote aussi contre l’augmentation de l’indemnité parlementaire. Il est également réélu député, moins brillamment qu’en 1902, ce qui est un signe pour ceux de ses adversaires qui désarment le moins.

La franc-maçonnerie invite le maire de Beaune, TOULZÉ, à une démarche inattendue : il fera constater par huissier que le nom du député figure à l’église de Beaune sur une liste de l’archiconfrérie de la Ste Vierge. En fait le nom de VAZEILLE qui y figure est celui de sa mère. L’huissier s’étant exécuté, l’exploit est utilisé comme on le pense. VAZEILLE dira plus tard que “rien ne l’a davantage atteint” que ce procédé. Et à partir de ce moment-là on entend susurrer, dire et même écrire par ceux des radicaux qui le détestent “ce curé de VAZEILLE”, ce qui est tout de même un comble vu jusqu’à quel point caricatural il poussait l’anticléricalisme.

Cela va produire insensiblement des effets. Ainsi s’était-il présenté aux élections cantonales à Bellegarde le 24 mars 1907, mais les défections causées par ces remous le font battre par Paul GAVARET, négociant en grains qui a vécu jusqu’en 1958, époque où son fils était à son tour conseiller général de Bellegarde. De même à Montargis, puisque le “Gâtinais” continue à le soutenir, les radicaux créent le 7 septembre 1907 “le Montargois” en sens inverse. VAZEILLE est désormais sur la défensive (on voit par exemple RIGAUDIN, de Courtenay, hausser le ton contre lui).

Or c’est à ce moment où il doit renoncer à son rêve de reconquérir Bellegarde que VAZEILLE se tourne vers Quiers, la commune de son domicile. Il y est élu maire le 17 août 1908 et le restera 20 ans, jusqu’au 17 juin 1928 (il est mort à Machault le 10 décembre 1934). Sa magistrature municipale sera de loin la plus calme qu’il ait exercée. Trois faits seulement confirment son personnage. Le curé BOIBIEN dit que c’était lui qui avait mis dans la population l’idée que le crime du président avait été commis par un MACHAU, précepteur de saint LOUIS, ceci par anticléricalisme (noté aussi par Alfred CHARRON). Contradiction habituelle : VAZEILLE pacifiste était président de la société de tir, animée par l’instituteur GUILBERT, manifestement “revancharde”. Enfin sa faconde toute méridionale lui inspira un banquet géant le 14 juillet 1910, orné bien sûr d’un de ses discours, mais qu’on lui reprocha ailleurs comme une grande beuverie des assistants, ce qui semble vrai puisque même le registre des délibérations porte trace d’une consommation qui aurait surpris après coup la municipalité elle-même.

En politique générale cependant VAZEILLE se montre hostile à l’impôt sur le revenu, vote contre BRIAND, il se montre hostile à la grève des fonctionnaires. Aux élections de 1910, les loges après avoir sollicité contre lui TISSIER, chef de cabinet de PELLETAN, décident un riche avocat d’assurances, conseil juridique du Gaz de Paris et maire de Saint Cloud, René WEILL,

à se présenter contre lui. Il y a de violentes réunions contradictoires à Montargis le 26 mars 1910 et à Sceaux du Gâtinais le 2 avril, mais VAZEILLE garde son siège de député.

C'est à propos de cette élection que PÉGUY écrira ("L'Argent, suite", p1170) : "VAZEILLE est ce qu'il est, mais il est le seul député qui ait marché droit d'un bout à l'autre de l'affaire DREYFUS. Aussi, aux dernières élections, il faillit être déboulonné de Montargis comme député par un juif extrêmement riche, et naturellement radical. Et les radicaux l'appelaient ce curé de VAZEILLE". Juste après sa réélection, la franc-maçonnerie, pour que nul ne l'ignore, faisait publier son acte de démission de cette société dans le "Progrès du Loiret" le 18 juin 1910 ;

On le voit ensuite hanté par l'éventualité prochaine de la guerre ; il participe ainsi en mai 1913 à la conférence des parlementaires français et allemands à Berne (Suisse). Mais les élections de mai 1914 lui sont fatales. Ses adversaires, depuis le temps, avaient eu la possibilité de miner ses pas, de solliciter en détail, une par une, toutes les personnalités locales influentes. Cette fois, à défaut de Ferdinand BUISSON, une des éminences de la maçonnerie française, pressenti, mais qui s'était récusé, on envoie contre VAZEILLE François CRUCY, rédacteur à "l'Humanité" de JAURÈS (qui sera plus tard chef du service de presse de Léon BLUM et qui finira directeur général de l'A.F.P. à la Libération).

Au 1<sup>er</sup> tour le 26 avril 1914 CRUCY ne fait pas le poids avec 3501 voix seulement. Il se retire. Et c'est là où on voit comme le terrain avait été préparé, les voix données au 1<sup>er</sup> tour se reportent intégralement sur le candidat de droite qui restait en piste, René LE BRECCQ, ancien officier, châtelain de PRASLINS à Nogent sur Vernisson. Le report, tout à fait inattendu, mais favorisé par le préfet POUX-LAVILLE (lui-même socialisant) se fait comme à la parade. Au 2<sup>ème</sup> tour LE BRECCQ le 10 mai a 3529 voix de plus que le 26 avril. Jusque dans les moindres communes on peut suivre le report comme à aucune élection de 1789 à nos jours. VAZEILLE est battu. Et sa carrière politique cesse désormais, même s'il écrit quelques brochures.

### **Le point de départ des moyens modernes à Quiers**

#### **Chemin de fer**

La première enquête sur le tracé d'un chemin de fer Orléans - Montargis par Bellegarde date de 1862 ; cette ligne est déclarée d'utilité publique d'Orléans à la ligne Paris - Strasbourg par un décret impérial du 19 juin 1868. Le 11 Août de la même année se tient à Montargis la première réunion des membres fondateurs de la Société du Chemin de Fer d'Orléans à Châlons sur Marne. La société DONON et de BUSSIÈRE - BOITEL commença les travaux après la guerre de 1870 - 71 en partant de Châlons. Terminée avec 18 mois d'avance et construite économiquement, la ligne fut inaugurée le 6 octobre 1874.

A Quiers la première vraie délibération au sujet du chemin de fer n'avait eu lieu que quelques semaines auparavant, le 1<sup>er</sup> juillet 1874, à propos de la station du chemin de fer et de la barrière de Sabotier, complétée par une autre le 24 septem-

bre 1876. Il ne semble pas que Quiers ait fait de vœux particuliers pour que la gare soit sur son territoire, ce fut simplement un choix des ingénieurs. Les beaux jours de la ligne furent sans lendemain ; dès 1877 elle apparut comme n'étant pas rentable. Le 7 décembre 1877 la compagnie exploitante la vendait à l'Etat qui, pour des raisons stratégiques, fit mettre en service une deuxième voie en 1880. (à noter que la ligne de chemin de fer Bellegarde - Pithiviers suivit une décennie plus tard).

Vous savez que cette ligne a cessé de fonctionner, mais si un jour vous allez à Châlons sur Marne, vous pourrez y voir au sud de la Marne la gare, désaffectée aussi, du chemin de fer d'Orléans à Châlons qui porte encore son nom initial en toutes lettres.

#### **Téléphone**

La Municipalité a demandé à être reliée au téléphone de Bellegarde dès 1891, mais en fait ne l'a été qu'en 1910. Pour la poste on dépendait de Bellegarde et je n'ai rien trouvé qui en parle concernant Quiers.

#### **Société de tir**

Cette association est la plus ancienne dont il soit fait mention à Quiers, fondée en 1910, animée par l'instituteur GUILBERT

#### **Comité agricole**

Ce fut la première organisation de professionnels de la commune en 1912, animée par Louis LEFÈVRE, cultivateur à Machault, Auguste ANCEAU, cultivateur aux Brosses, Armand PONCET, cultivateur aux Ménards, ainsi que par Auguste RAFFARD.

#### **L'électricité**

La conduite de l'énergie électrique arrive à Quiers en 1913, le contrôle municipal de la distribution fut pris en avril 1923.

#### **Circulation**

Les premières autos (fort rares pendant une douzaine d'années) apparurent dans le secteur de Bellegarde en 1899. Peu nombreuses, elles ne provoquèrent pas tout de suite de souci de circulation. Le premier de ces soucis apparaît à Quiers en 1923 : on s'inquiète de l'éclairage des véhicules agricoles ; il s'agissait alors de véhicules hippomobiles dont la présence par faible éclairage naturel surprenait les automobilistes circulant plus rapidement.

#### **Quiers et son passé de Mr Paul GACHE**